

Laurent Combres

La déconnaissance en acte *

Vers la fin de la deuxième leçon du Séminaire XV de 1967-1968, *L'Acte psychanalytique*¹, Lacan joue très sérieusement sur la proximité des termes connaître, déconner, déconnaître. Sans reprendre ce long passage que chacun pourra donc lire dans le séminaire, je vais directement examiner quelques fils qui peuvent en être tirés.

Le premier consiste bien évidemment à souligner qu'il n'est pas concevable que, dans le champ de la psychanalyse, nous ne soyons pas attentifs à la fonction polysémique du langage : du « déconnaît » au « déconnaît quoi » (déconnaître quoi), fonction polysémique du langage à opposer à tout discours de maître.

Le deuxième, qui est assez crucial pour Lacan et explicite dans ce séminaire pour aborder l'acte analytique, c'est que l'acte analytique a la même structure que l'acte manqué. Il y a une dimension pure de l'acte, de la manifestation, de ce qui se produit indépendamment de tout calcul ou de toute volonté. L'acte manqué en est un paradigme, et l'acte analytique sans doute tout autant.

Le troisième fil, immédiatement lié à ce deuxième, mais pas sans référence au premier, est que dans le savoir analytique, soit ce que l'on sait et ce que l'on dit de la psychanalyse, comme le souligne Lacan, l'acte analytique n'y est pas de façon satisfaisante. Lacan insiste sur le fait qu'un « je perds » est toujours présent dans ce qui se dit même après une analyse. Le savoir qui s'élabore ne se confond pas avec la vérité de l'expérience.

Enfin, le quatrième, beaucoup plus extrapolé, permet de souligner qu'il n'est pas possible, quand on se situe dans le champ analytique, de ne

*[↑] Texte établi depuis la communication proposée au séminaire universitaire « Psychanalyse et politique », organisé cette année sous le thème : « Qu'est-ce qui déconne, qu'est-ce qu'on en fait ? », université Toulouse 2 et Institut catholique de Toulouse, le 20 février 2026.

1.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 44-45.

pas considérer que de l'inconscient est toujours en jeu dans ce que fait et dit un sujet. Et dès lors, entre refouler, oublier, condamner, nier, forclore, holophraser, ne rien vouloir savoir et analyser, nous avons autant de façons de faire avec l'inconscient, mais des façons qui ne sont pas du tout équivalentes, qui n'ont sans doute pas la même fonction dans les rapports qu'un sujet peut entretenir avec lui. Qu'il y ait plusieurs façons de faire, cela paraît donc évident. Reste qu'il se peut que ces façons de déconnaître ne soient pas sans rapport ou sans lien avec un autre, celui qui entend, reçoit, interprète, fait la sourde oreille ou n'entend rien.

Si nous reprenons ces fils de façon synthétique, cela nous amène finalement à une question : y a-t-il plusieurs façons de savoir, de ne pas savoir, de ne rien vouloir savoir, de connaître ou de dé-connaître ? Pour avancer sur ces dichotomies, je procéderai sur le fond d'une tension entre le discours de notre époque contemporaine et le discours analytique.

Et pour démarrer, quoi de mieux que de repartir de Freud et de ce texte, si ouvertement convoqué dès que l'on accuse la psychanalyse d'être un discours dépassé, patriarcal, archaïque, démodé, phallocentré, soit *Totem et tabou*. Je ne dis pas que ce sera là une occasion de proposer un contre-argument, mais plutôt de tirer quelques conséquences de ce qui peut se lire de quelques propos de Freud dans *Totem et tabou*.

Nous connaissons tous ce mythe de la horde primitive, que Freud invente pour tenter de rendre compte de l'émergence de la condition humaine, que l'on pourrait dire civilisée. Nous en connaissons le pendant, c'est-à-dire la contrepartie, générique, qui est celle de la perte de la toute jouissance pour cet humain ou ces humains qui émergent là. Mais il se trouve qu'en parcourant un écrit revenant sur la névrose infantile, je me suis posé une question à propos de ce même mythe. Cette question, la voici : ces fameux frères, au moment où ils décident, s'accordent et tuent le père, avaient-ils ou non atteint la maturité sexuelle ?

La question pourrait paraître bête, mais la façon dont nous y répondons a quelques incidences non dénuées d'intérêt, me semble-t-il. Et pourtant, nous allons voir que cette distinction avait été l'occasion d'une révision de Freud, qui, me semble-t-il, est peu ou pas reprise dans les commentaires sur ce mythe.

Que nous dit ce mythe tout d'abord :

Un jour, les frères expulsés se regroupèrent, abattirent et consommèrent le père et mirent ainsi un terme à la horde paternelle. Réunis, ils osèrent et accomplirent ce qui serait resté impossible à l'individu. (Peut-être un progrès culturel, le maniement d'une nouvelle arme, leur avait-il donné le sentiment

de leur supériorité.) Qu'ils aient aussi consommé celui qu'ils avaient tué, cela s'entend, s'agissant de sauvages cannibales. Le père primitif violent avait été certainement le modèle envié et redouté de tout un chacun dans la troupe des frères. Dès lors ils parvenaient, dans l'acte de consommer, à l'identification avec lui, tout un chacun s'appropriant une partie de sa force. Le repas totémique, peut-être la première fête de l'humanité, serait la répétition et la cérémonie commémorative de cet acte criminel mémorable, par lequel tant de choses prirent leur commencement, les organisations sociales, les restrictions morales et la religion ².

Et qu'est-ce qu'ajoute Freud en note de bas de page à propos de cette « jeune bande de frères vivant ensemble » ? Il y ajoute que « dans leur impuberté, ils forment une horde encore faible, mais ayant acquis une certaine force avec le temps, ils arracheraient inévitablement, par des attaques conjuguées et sans cesse renouvelées, à la fois sa femme et sa vie au tyran paternel ³. »

Pourquoi alors amener cette question de la maturité sexuelle, ou d'impuberté comme en parle Freud ? Tout simplement parce que, au niveau de ce que nous pouvons comprendre de ce que ce mythe articule, les conséquences ne sont pas du tout les mêmes :

– ou bien les frères avaient atteint la maturité sexuelle, et donc, une fois le père mort, ont renoncé à ce qu'ils avaient atteint, la capacité acquise de jouir de l'objet à leur portée ;

– ou bien les frères n'avaient pas atteint la maturité sexuelle, et ils s'accordèrent pour tuer le père, faisant que ce qu'ils visaient, cette jouissance des femmes du clan nécessitant la maturité sexuelle, n'y aurait été envisagé que par anticipation d'une maturité à venir, tout comme par cette même anticipation ils auraient eu à craindre le sort que leur aurait réservé le père de la horde s'ils atteignaient cette même maturité sexuelle : la mort.

Entre ces deux hypothèses, les conséquences sur ce que l'on peut dire de la condition humaine ne sont pas du tout les mêmes, conséquences éducatives, cliniques, scientifiques et discursives.

Dans la première hypothèse, soit que les frères renoncent à la jouissance d'un bien depuis la capacité de jouissance pourtant déjà acquise, la condition humaine et ce qui s'en dit, la civilisation, la communauté, ne seraient pensables que par renoncement d'une pulsion déjà construite et avec son objet tout à fait repéré. On y devine, il me semble, la logique de certains discours éducatifs, maniant la répression, la frustration, auprès de sujets dits tout-puissants. On y devine aussi la logique de tout discours

2. [↑](#) S. Freud, « Totem et tabou », dans *Œuvres complètes*, tome XI, Paris, PUF, 2009, p. 360-361.

3. [↑](#) *Ibid.*

promettant le bonheur, l'adaptation ou la réadaptation, la réhabilitation. On y devine aussi une certaine conception de l'humain aux capacités et aux potentialités tout à fait achevées, possibles, voire tout discours se fondant sur l'existence d'une humanité modèle, normale, où jouir de tout est possible. Mais cette communauté a un autre versant, un autre destin, qui est, non plus une communauté qui tient parce que tous renoncent à un bien pourtant à leur portée, mais plutôt une agrégation d'individualités jouissantes, qui peut tout à fait être soutenue par un discours mettant en exergue ce droit à la jouissance, et où dès lors l'impossibilité de jouir est devenue une, voire la pathologie par excellence. Ce destin a donc des conséquences sur la nature du savoir, de la science et du discours qui le connote.

Dans la seconde, soit l'hypothèse de l'immaturité sexuelle, l'impuberté, comme je le reprenais chez Freud, cela implique déjà que l'émergence de la civilisation s'appuie sur une maturité non advenue, sur une capacité de jouissance non atteinte. Autrement dit, elle ne se fonde qu'avec quelque chose qui, à être pensé, voire visé, ne peut l'être que sous une forme anticipée : la toute jouissance, mais aussi la mort. Les frères se rebellent aussi pour ne pas avoir à subir, par l'anticipation qu'ils en ont, le sort qui les attend s'ils atteignent la maturité sexuelle. Ils anticipent à la fois le risque de leur propre fin et la possibilité de jouissance. Mais ils ne le font que de façon anticipée. De ce côté-ci, avec cette hypothèse d'une impuberté, nous avons donc une indication, par Freud, que l'humain est constitutionnellement fondé sur ou depuis un impossible, si l'on peut le dire ainsi, et que toute dimension d'un éventuel possible de cet impossible n'est envisageable que de façon anticipée, fantasmatique, voire mythique. Bien évidemment, cela nous renvoie à la notion d'objet *a* chez Lacan et à la particularité du repérage de sa fonction. Cela nous indique aussi peut-être une autre fonction du langage, qui serait alors certes moyen de la division, mais aussi moyen de compensation de ladite division.

Qu'est-ce à dire encore une fois, sinon que la connaissance se présente dans cette veine toujours sur la forme d'une compensation ? Et, en effet, je fais ici équivaloir anticipation et compensation. Ils anticipent leur destin au travers d'un savoir qu'ils construisent et supposent correspondre à leur destin. Donc, en ce sens, cela ne me semble pas problématique de parler de compensation sur ce point.

Une autre piste pour explorer et rendre compte de ce moment consisterait à l'examiner depuis les temps logiques tels que travaillés par Lacan. Je ne m'y lancerai pas outre mesure, mais c'est bien là la logique de l'anticipation qui est à l'œuvre. Comme le souligne Lacan, « c'est la certitude anticipée

par le sujet dans le *temps pour comprendre* qui, par la hâte précipitant le *moment de conclure*, détermine chez l'autre la décision qui fait du propre mouvement du sujet erreur ou vérité ⁴. »

Alors, au travers de ces deux hypothèses, n'y a-t-il pas deux façons déjà d'envisager le rapport au savoir et à la connaissance ? L'une fondée sur une façon de rendre compte d'une finitude, de justifier une totalité, l'autre construite par l'anticipation de ce qui n'advient pas ? Deux champs de sciences, pourrions-nous dire, si nous envisageons bien deux sciences distinctes, l'une confondant savoir et vérité et suturant la refente, la *spaltung*, la division du sujet, l'autre différenciant savoir et vérité, sans suturer leur division (qui serait ici un autre nom de l'impuberté). Cette note de bas de page dans le *Totem et tabou* de Freud n'est donc pas sans conséquences, disais-je, tant s'en faut.

Ce que je viens de dire depuis Freud, il est aussi tout à fait possible de le situer moins de façon mythique, mais de façon plus historique avec comme point de départ, nécessairement, ce moment de l'invention de la psychanalyse.

Cela pourrait commencer par les conditions pratiques de cette invention. Nous avons en tête ce moment inaugural entre Freud et Emmy von N. Un moment crucial. Mais nous pouvons aussi aller sur le versant des conditions, du contexte de l'époque. Roland Gori en a dressé un tableau remarquable, situé par rapport au contexte social, économique, scientifique, intellectuel et politique de l'époque, dans une conférence intitulée « L'émergence de la psychanalyse : un fait de civilisation ? », qu'il a donnée au Collège de France le 17 octobre 2014 ⁵. Lacan, lui, évoque cette émergence de la psychanalyse moins comme un moment que comme un retour de ce que la science moderne a rejeté. On le trouve en particulier dans « La science et la vérité ⁶ », qui est la séance d'ouverture de son séminaire *L'Objet de la psychanalyse* ⁷, de 1965-1966, tenu à l'École normale supérieure où l'avait accueilli Louis Althusser après qu'il a été excommunié de l'IPA.

Ce moment, ce seuil, cette époque, d'autres en ont aussi parlé à leur façon, avec leurs objets, et sans forcément y rattacher l'invention de la psychanalyse. Dans son traité de 1923, *Histoire et conscience de classe* ⁸, c'est

4. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 287.

5. ↑ [En ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=DFiGmFs0u1E>

6. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits, op. cit.*, p. 855-877.

7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2026.

8. ↑ G. Lukacs, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.

au travers de la notion de réification que Georg Lukacs parle du malaise grandissant de la société allemande du début du ^{xx}^e siècle, où la rationalisation et l'instrumentalisation prenaient le pas sur la vie psychique et les valeurs transmissibles d'une génération à l'autre. Plus tard en 2007, Axel Honneth ⁹, qui reprend ce concept, fait de la réification cette tendance à déconnecter tout rapport entre acte et désir. Et il fait de la réification une tendance qui réduit les conduites et les émotions humaines à de simples connexions. Une voie royale pour les neurosciences.

Toujours sur ce même fil, bien d'autres travaux s'attachent à étudier les conséquences de la désignation, voire de la capture, par un substantif de toute personne, qui équivaldrait à épingle son être, qui, dès lors, pâtit du signifiant, du substantif dont il est ainsi affublé. Citons parmi ceux-là J. Butler et *Le Pouvoir des mots* ¹⁰, G. Agamben et l'intégrale *Homo sacer* ¹¹, J.-C. Milner et *La Politique des choses* ¹², M. Foucault avec *L'Ordre du discours* ¹³ et *Histoire de la sexualité* ¹⁴, entre autres. Mais aussi, et bien sûr, Freud et ce chapitre de *Totem et tabou*, « Animisme, magie et toute-puissance des idées », qui toutefois, s'il est raccord avec cette série de travaux, s'en démarque sur un autre point, puisque lui souligne le poids de la croyance pour que de tels signifiants aient un tel impact sur le sujet. Mais pour Freud, animisme, magie et toute-puissance des idées restent un premier degré de civilisation, guère plus, soit bien loin de ce plus haut degré de civilisation qu'il envisage au travers de ce qu'il appelle la culture dans « Pourquoi la guerre ¹⁵ ? », ou bien encore qu'il envisage aussi, cette fois dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* ¹⁶, avec les écritures religieuse, artistique et philosophique, toutes trois situées sur ce plus haut degré de civilisation. On pourrait noter, d'ailleurs, qu'il ne met pas la science dans ce lot.

Tout cela est donc peut-être moins évident que ce que l'on peut extraire de ce récit, de ce scénario du mythe de *Totem et tabou*, mais remarquons

-
9. [↑](#) A. Honneth, *La Réification, Petit traité de théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.
 10. [↑](#) J. Butler, *Le Pouvoir des mots*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.
 11. [↑](#) G. Agamben, *Homo sacer, L'intégrale*, Paris, Le Seuil, 2016.
 12. [↑](#) J.-C. Milner, *La Politique des choses*, Paris, Verdier, 2011.
 13. [↑](#) M. Foucault, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
 14. [↑](#) M. Foucault, *Histoire de la sexualité I, La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1984 ; *Histoire de la sexualité II, L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984 ; *Histoire de la sexualité III, Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.
 15. [↑](#) S. Freud, « Pourquoi la guerre ? », dans *Œuvres complètes*, tome XIX, Paris, PUF, 1995, p. 69-81.
 16. [↑](#) S. Freud, « L'homme Moïse et la religion monothéiste », dans *Œuvres complètes*, tome XX, Paris, PUF, 2010, p. 75-218.

tout de même qu'à chaque fois, ce dont il s'agit ou ce qui est en jeu dans ces travaux, même révélé de façon critique, est une sorte de tension entre un discours totalisant et quelque chose d'autre qui est de l'ordre du vivant. Lorsque le savoir de ces discours s'étaye sur la totalité, soit le vivant en est exclu, soit il y est réduit à un pur objet de ce savoir. D'où la question depuis laquelle je suis parti : y a-t-il plusieurs façons de savoir, de ne pas savoir, de ne rien vouloir savoir, de connaître ou de dé-connaître ? Et d'où le titre de cette contribution : la déconnaissance en acte, et qui m'est tombé dessus. Examinons alors chacun des points de cette question.

Y a-t-il plusieurs façons de savoir ? Freud nous permet d'en repérer deux, depuis ces deux hypothèses tirées de *Totem et tabou* et que j'ai tenté d'examiner. Ou bien il s'agit d'un ou du savoir clos sur la jouissance du sujet sur lui-même, ou bien il s'agit d'un gain de savoir anticipé, à plusieurs. Et de ces deux façons de savoir, se déclinent, il me semble, les réponses aux autres questions.

Y a-t-il plusieurs façons de ne pas savoir ? Il me semble qu'il n'y en a qu'une seule, celle qui consiste à ne pas savoir ce qu'est la jouissance. Nous sommes du côté de l'impuberté, du néotène, comme en parlait assez joliment Dany-Robert Dufour dans *Il était une fois le dernier homme*.

Y a-t-il plusieurs façons de ne rien vouloir savoir ? Là aussi je dirai qu'il n'y en a qu'une, celle de ne rien vouloir savoir de la division entre savoir et vérité, soit de l'impuberté. Nous sommes du côté de l'homme achevé, du réifié d'Axel Honneth, pour lequel sa condition ne se rattache plus à la moindre histoire ni transmission de l'histoire. Son pendant serait la jouissance du connaître.

Et donc, y a-t-il plusieurs façons de connaître ? Je dirai qu'il n'y en a qu'une seule, soit lorsque le savoir est en place de vérité – la science de Darwin, l'évolutionnisme, la psychologie calquée sur le développement biologique. Connaître y est le compagnon d'un sujet esseulé et même dissous dans la masse. Il arrive, par exemple, que certains sujets soient tout à fait en mesure d'expliquer avec le savoir théorique de la psychanalyse ce qui leur arrive. Mais le savoir, ici, est plutôt mis en place de connaissance, soit non pris dans les rets du rapport à l'inconscient en jeu dans le savoir.

Enfin, pour terminer, y a-t-il plusieurs façons de déconnaître ? Je dirai qu'il n'y en a qu'une seule aussi, soit n'avoir de cesse d'être ravivé par la division entre le savoir et la vérité. Sans doute serait-ce cela, la déconnaissance en acte.